



Note sur la première leçon du premier livre des *Physiques*

Louis-Emile Blanchet

Volume 3, Number 1, 1947

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1019785ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1019785ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blanchet, L.-E. (1947). Note sur la première leçon du premier livre des *Physiques*. *Laval théologique et philosophique*, 3(1), 126–128.

<https://doi.org/10.7202/1019785ar>

Note sur la première leçon du premier livre des *Physiques*

Dès le début du premier livre des *Physiques*, Aristote indique l'ordre à suivre dans toute la science naturelle: il faut commencer par la considération des principes, car, selon l'opinion commune, il n'y a pas de science parfaite d'une chose sans la connaissance de toutes les causes, des premières jusqu'aux dernières, c'est-à-dire des principes, causes et éléments, s'il s'agit d'une science qui comporte principes, causes et éléments.

Mais, parmi les principes, ce sont les plus universels qu'il faut d'abord considérer. En effet, pour nous, la voie naturelle dans la connaissance est d'aller des choses plus connues et plus certaines pour nous à celles qui sont plus connues et plus certaines dans leur nature. Mais ce ne sont pas les mêmes choses qui sont plus connues pour nous et qui sont plus connues par nature. Ce qui est plus connu pour nous et plus certain, c'est ce qui est plus confus. Nous devons donc procéder du plus universel au moins universel. Et pour mieux manifester son intention, Aristote ajoute quelques signes.

* * *

Comment faut-il entendre le second argument d'Aristote? La question n'est pas inutile, car toutes les interprétations ne concordent pas: ainsi, Averroès et saint Thomas ne donnent pas la même interprétation.

Le Commentateur disloque les propositions d'Aristote à qui il ne prête pas une intention unique. Pour Averroès, en effet, la première proposition regarde le mode de démonstration de la science naturelle; les «confusa» de la deuxième («Sunt autem nobis...») sont des «composita», i.e. des tous qui contiennent en acte leurs parties; quant à la troisième («Unde ex universalibus...»), Averroès en fait un corollaire.

Saint Thomas, au contraire, voit un lien entre les trois propositions, et ainsi prête à Aristote une même intention. Selon lui, la première proposition ne vise plus le mode de démonstration, mais le processus de détermination pour arriver à une connaissance distincte. Les «confusa» de la seconde ne sont plus des «composita»; mais des universaux qui contiennent leurs parties indistinctement et en puissance. La troisième proposition est une conclusion limitée à l'universel comme tel.

* * *

L'interprétation de saint Thomas est sûrement conforme à l'intention d'Aristote; celle du Commentateur, au contraire, ne vaut pas, et de plus elle entraîne des conséquences pernicieuses. Qu'Aristote, dans sa première proposition, ne vise pas le mode de démonstration de la science naturelle, il n'y a pas à en douter pour les raisons suivantes:

1.—L'intelligence humaine, parce qu'elle va de la puissance à l'acte en vertu de sa débilité, atteint d'abord ce qui lui est plus connu, et ensuite ce qui est plus connaissable en soi. Si cela peut se vérifier de certaines démonstrations, il reste que c'est d'abord vrai de notre connaissance comme telle. Et puisque Aristote n'a pas apporté de restriction à sa proposition, il faut l'entendre dans son sens général.

2.—Aristote consacre la majeure partie du second livre à déterminer le mode de démonstration de la science naturelle. Or ce n'est pas l'habitude d'Aristote de revenir sur les choses déjà déterminées.

3.—La science comporte connaissance distincte et confuse; si la connaissance d'une chose s'achève dans la connaissance distincte, elle commence par des notions confuses. La connaissance confuse va toujours du plus connu pour nous au plus connu par nature; la connaissance distincte peut parfois aller du plus connu pour nous au plus connu en soi. La démonstration et la définition réelle appartiennent à la connaissance distincte. Or, le premier argument d'Aristote regardait la connaissance distincte qui ne va pas de la confusion à la distinction, mais de la distinction à la distinction. Le second argument ne peut s'entendre que de la connaissance confuse qui tend vers la distinction; c'est pourquoi il faut en exclure la démonstration. Sans doute, de soi, cette première proposition peut convenir à la démonstration, mais à cause du premier argument, elle est restreinte à la connaissance simple et non discursive.

Admettre la position d'Averroès, c'est dire que la science commence avec la connaissance distincte, c'est nier le processus naturel de la nature dans la génération, et, par suite, de l'intelligence dans l'acquisition du savoir, qui, en vertu de sa débilité doit passer de puissance à acte, c'est dire enfin qu'Aristote n'a pas procédé selon ses principes.

La seconde proposition est plus délicate. Il faut cependant tenir à l'interprétation de saint Thomas pour les raisons suivantes:

1.—Le tout actuel et le tout potentiel conviennent sous le rapport de la confusion, mais diffèrent sous le rapport de la contenance des parties. Le tout actuel contient ses parties en acte; le tout potentiel les contient en puissance. La composition actuelle est donc propre au tout actuel. Si Aristote avait voulu parler du tout actuel, il n'aurait pas écrit «confusa», mais bien «composita». Il a donc employé à dessein «confusa» pour marquer qu'il entendait le tout potentiel.

2.—Dans sa conclusion, Aristote emploie «universel» et «singulier» (i.e. partie subjective); c'est donc un signe que, dans sa mineure, il s'agit du tout potentiel.

Il faut noter cependant qu'Aristote et saint Thomas ne nient pas ici que la connaissance, soit confuse, soit distincte, du tout potentiel suppose celle du tout actuel, car le tout actuel «est subjectum et fundamentum illius universalitatis et ordinis ad inferiora»¹. Ainsi toute connaissance

1. JEAN DE SAINT-THOMAS, *Cursus philosophicus*, T.I (éd. REISER), pp. 259-269.

«quantumcumque perfecta secundum id quod actualiter in ipso clauditur, est potentialis ad cognitionem minus communis»¹. L'argument d'Aristote veut montrer quel chemin prendre pour connaître les choses plus connues par nature à partir d'une connaissance confuse. Or, si l'on n'entend pas les «confusa» du tout potentiel, cet argument ne vaut rien.

En effet, les choses plus connues par nature sont différentes de celles qui sont plus connues pour nous. Les plus connues contiennent plus d'intelligibilité, et parce que cette intelligibilité leur vient des différences spécifiques, elles seront plus particulières. Les choses plus connues pour nous contiennent moins d'intelligibilité en acte et plus d'intelligibilité en puissance parce qu'elles renferment moins de différences spécifiques; et ainsi elles seront plus universelles, elles seront des tous potentiels. Elles seront aussi plus proportionnées à notre intelligence qui passe de puissance à acte. Le tout actuel contient ses parties définitives en acte; le tout potentiel contient ses parties subjectives en puissance. Les parties définitives jaillissent de l'intérieur du tout actuel; les parties subjectives viennent de l'extérieur. On aura donc beau scruter jusqu'au fond l'intime du tout actuel commun, jamais on ne pourra y voir distinctement les différences spécifiques parce qu'elles y sont contenues indistinctement et en puissance. Et ces différences spécifiques sont précisément ce qui apporte une plus grande intelligibilité aux choses. Donc, si l'on s'arrête au tout actuel, on ne pourra connaître les choses plus connues par nature, ou bien il faudra dire avec Averroès que même les différences spécifiques jaillissent de l'intérieur du tout actuel. Mais alors on ne peut plus dire qu'il faut procéder des choses plus connues pour nous à celles qui sont plus connues par nature, car c'est précisément parce que le plus connaissable pour nous ne contient pas toute l'intelligibilité, l'actualité et la perfection du plus connaissable en soi que nous devons aller du plus connu pour nous au plus connaissable par nature. Si on nie cela, il faudra nier la potentialité et l'imperfection de l'intelligence humaine et l'assimiler en quelque sorte à l'intelligence angélique qui n'a pas besoin de discourir d'une chose à une autre pour avoir la connaissance parfaite des choses plus intelligibles.

Et si Averroès retient qu'il faut aller du plus universel au moins universel, il faudra l'entendre non plus du plus universel *in praedicando*, mais du plus universel *in causando*.

Il faut donc tenir à la manière de voir d'Aristote. Et ainsi, pour ce qui est de la philosophie naturelle, on étudiera d'abord l'être mobile en général pour en avoir une connaissance distincte, et ensuite on étudiera les différentes espèces d'êtres mobiles, et ainsi on aura une connaissance distincte de l'être mobile et comme tout actuel, et comme tout potentiel.

LOUIS-EMILE BLANCHET.

1. CAJÉTAN, *Comm. in Iam*, q.85, a.3, n.9.